

Lettres québécoises

En étrange pays... : Jean Basile — *Le piano-trompette* / Jean Basile, *Le Piano-trompette*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 404 p

Michel Lord

Numéro 34, été 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/39544ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lord, M. (1984). En étrange pays... : Jean Basile — *Le piano-trompette* / Jean Basile, *Le Piano-trompette*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 404 p. *Lettres québécoises*, (34), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



En étrange pays...

Jean Basile:

Le piano-trompette

D'entrée de jeu, le narrateur du *Piano-trompette*¹ souligne le caractère éparpillé du discours qui va suivre. Le lecteur est prévenu. Je regarde, perplexe et fasciné, l'épaisseur du volume avant de me lancer tête baissée dans «ces pages [qui] ont été écrites durant la période dite du «Grand Gel», quand la célèbre Montréal [...] a perdu son nom» (p. 11).

Jean Basile Bezroudnoff, lui n'a pas perdu son nom ni sa plume même s'il n'a rien publié de proprement littéraire, à part un recueil de poésie, depuis treize ans. Plusieurs se rappellent sans doute l'époque de *Mainmise*, revue qu'il avait fondée avec Georges Khal, et qui véhiculait ce qu'il était convenu d'appeler des valeurs alternatives. Depuis ce temps, tout semble s'être écroulé. Le rêve d'une société nouvelle, telle que conçue dans la foulée des divers mouvements de li-

bérations, ne s'est jamais vraiment matérialisé, surtout pas en 1984! On aurait pu s'attendre à ce qu'un des ténors de la contre-culture, comme l'a été Jean Basile, se montre amer après une telle aventure. Or, il n'en est rien. C'est l'humour et l'esprit qui ont triomphé. D'une drôle de façon, faut-il spécifier.

Plusieurs questions surgissent à notre esprit après que l'on a tourné la dernière page de cette énorme machine à texte qu'est *Le Piano-trompette*. D'abord, on se demande à quelle catégorie romanesque peut bien appartenir ce récit boulimique. Est-ce de la science-fiction, du fantastique, un roman millénariste, décadentiste, baroque ou un peu tout ça à la fois? Puis, comme abasourdi par une avalanche de petites phrases, d'images alchimiques, scatologiques, mystiques et apocalyptiques, on se demande, comme M. Barnabé le fait au moins une dizaine de fois tout au long du roman: «mais qu'est-ce que je peux bien foutre ici?» À quoi rime donc toute cette prose? dirait monsieur Jourdain.

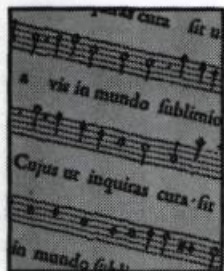
On est, à prime abord, frappé par le titre qui évoque l'image du pianocktail inventé par Boris Vian dans *l'Écume des jours*. Les deux instruments n'ont toutefois pas du tout la même fonction. L'un est donné, l'autre pas. M. Barnabé, le héros de Basile, est à la recherche du piano-trompette, sorte de métaphore du désir.

Puis, *The Wind from Nowhere* de J.G. Ballard nous vient à l'esprit. *Le Piano-trompette* s'ouvre en effet sur l'évocation d'un vent du nord qui a déferlé sur l'île de Montréal et l'a jetée dans un chaos épouvantable. Conséquence: les hommes

sont devenus impuissants. S'agit-il pour autant d'un roman de désastre? Anthony Burgess dirait que c'est une cacatopie². Mais ce qui étonne, c'est que Jean Basile ait mis en place (en discours construit/déconstruit) une sorte d'hiver nucléaire qui ne se serait attaqué qu'à la seule île de Montréal et qui ne serait rien d'autre qu'une hyperbole (non un miroir) de l'état actuel des choses telles qu'elles se présentent sur la belle île du maire Drapeau. Un symbole du Québec à la dérive? Ce n'est certainement pas un hasard si la fameuse phrase de Leibniz, moquée dans le *Candide* de Voltaire («Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles»), apparaît à plusieurs reprises au cours du roman. L'ironie rôde dans tous les coins de cette saga.

Quant au héros du roman, M. Barnabé, dit par dérision le Fils d'Encouragement, il a une vague affinité avec Mike Smith, le héros messianique de *Stranger in a Strange Land* de Robert A. Heinlein. Certes, le Fils d'Encouragement ne vient pas, comme le personnage américain, de la planète Mars mais, en tant que Québécois d'origine russe et Français de culture (M. Jean Basile Bezroudnoff ne se cache pas très loin), il est hanté par le sentiment d'être étranger à son environnement, pas seulement au Québec mais également en France. C'est l'éternel Métèque. Le Martien américain de Heinlein s'accommode beaucoup mieux de cette situation. Ceci dit, autre époque, autres moeurs, *Le Piano-trompette* n'est pas un récit messianique comme *Stranger in a Strange Land* peut l'être. Il s'agit plutôt d'un récit de messianismes (le pluriel a son importance) très fin-de-siècle, d'un roman à saveur millénariste mais où le

Jean Basile
Le piano-trompette
roman



vib éditeur

messie n'est pas là où l'on voudrait qu'il soit et où, après le désastre, ce ne sont pas mille ans de bonheur qui s'annoncent mais mille ans de confusion. Il se dégage du *Piano-trompette* une image tellement protéiforme du monde qu'au bout du compte plus rien ne semble avoir de sens. Dans l'île en ruine où «la Nature les regarde d'un mauvais oeil» (p. 107), les habitants ont chacun leur petite théorie, leur petite vision de ce que doit être l'homme nouveau, la civilisation nouvelle. Mais la réalité glisse entre les mains de tout le monde. Sauf entre les pattes des cochons. C'est un peu *Animal Farm*³ à Montréal.

Les événements qui forment la trame du roman sont légion. Le narrateur, qui ne révèle son identité qu'à la toute fin, promène le lecteur à peu près partout dans le temps et l'espace. Il balaie l'univers à grands coups de sondes et de flash-back dans la quatrième dimension. Nous nous retrouvons tantôt en Russie ou à Montréal avec Raspoutine, tantôt sous l'occupation allemande à Paris ou en Bretagne avec M. Barnabé. Le plus souvent, l'action se déroule à Montréal où bon nombre de personnages ont leurs contacts dans l'espace cosmique ou mythique. Comme les transitions se font parfois assez abruptement, on risque de se perdre dans ce qui a bien l'air d'être un fatras. Si l'on refuse de jouer le jeu, la lecture peut être pénible. Si, en revanche, on accepte d'entrer dans la machine, comme je l'ai fait, le plaisir est immense.

Sur une trentaine de personnages ou groupe de personnages, quelques-uns seulement semblent cristalliser autour d'eux et entre eux le sens de l'oeuvre ou ce que je risque bien témérairement à désigner comme sens possibles.

Les données habituelles du fantastique sont inversées dans ce roman. Ce qui n'est guère étonnant dans un roman de science-fiction, direz-vous. Enfin, *le Piano-trompette* peut aussi être lu comme s'il s'agissait d'un fantastique nouveau: le surnaturel désamorcé par l'humour, un humour grinçant où la Nature s'anime dans un univers où la Surnature n'a de pouvoirs que risibles. Dans un monde qui a survécu à un désastre, trois entités surnaturelles tentent de sauver les hommes, de leur redonner vigueur mais ils ne s'entendent pas sur les moyens. Raspoutine croit que les femmes sont les gran-

des responsables de l'impuissance des hommes (devinez-vous à qui il fait allusion?) bien qu'il soit convaincu que le salut ne peut provenir que d'elles seules. L'alchimiste Julien Champagne ne jure que par les plantes et les élixirs pendant que le chaman Khara-Girgan Jr fait confiance aux cochons sans se douter qu'il entretient un noeud de vipère.

Dans la «réalité», Adolphe von Klein dit le Prince des Perles, rêve de posséder le Jouvenceau mystique, l'adultenfant: «La P. contient dans son essence le salut collectif» (p. 171). Marceline, tenancière de bordel, pense que la poésie agira comme ferment. Elle publie *La Chienne de l'Hôtel Tropicana*. Quant au principal intéressé, le Fils d'Encouragement, indifférent à tout ce byzantisme, ne croit qu'aux vertus de l'art. Il ne rêve que de posséder le piano-trompette. À la fin de la saga, il passe dans la merde et les entrailles de la gardienne de l'objet mythique pour jouer de cet instrument hybride qui n'est ni un piano, ni une trompette et qui émet les sons d'un orgue mystique. Son ange gardien décode le message du mieux qu'il peut sans savoir ce que cela signifie. Assis sur un nuage, ce double M. Barnabé, sa tête à Papineau à lui, remplit des cahiers qui forment la matière même du *Piano-trompette*. Le serpent se mord la queue.

Depuis quelques années, une sorte de baroque semble se dessiner en littérature québécoise. Des écrivains comme François Barcelo, Denys Chabot, Jacques Brossard et André Carpentier, tous plus ou moins héritiers du docteur Ferron, pratiquent une écriture qui se caractérise par l'éclatement des formes et par la recherche exubérante et torturée de la forme nouvelle ainsi que par le bouleversement d'un équilibre donné qui tend vers un nouvel équilibre instable⁴. Pierre Trottier croit que nous vivons dans un pays qui, fondé à l'époque baroque, est resté profondément baroque dans ses formes d'expression. Ce n'est certes pas *le Piano-trompette* qui vient faire mentir cette hypothèse. Tout, dans ce roman, est exacerbé, bouleversé. Seulement voilà, il y a pire encore. Le nouvel équilibre ne se fait plus au profit des hommes. La Nature anarchique s'organise. Les cochons mettent sur pied une armée tandis que la puissance de l'homme rétrécit comme peau de chagrin. Quant aux êtres surnaturels, «ils quittent la terre pour voguer



Jean Basile

vers des ciels meilleurs, là où leur art pourra s'exercer sur des êtres plus doués» (p. 399). Comme le dit un des chamans perdus dans les neiges du Yukon: «Les temps sont révolus. [...] Il y a belle lurette que les sauveurs de toutes les dimensions se sont détournés de la terre. Ils flottent maintenant dans une galaxie plus innocente» (p. 212). Qu'on se le tienne pour dit, la nouvelle civilisation sera celle des cochons. Ils en pleurent déjà de joie. Mais, consolons-nous, ils entendent conserver quelques spécimens humains qui pourront témoigner du passé. 1984, c'est de l'histoire ancienne! Place à *Animal Farm*! □

1. Jean Basile, *Le Piano-trompette*, Montréal, VLB éditeur, 1983, 404 p.
2. «Pour Anthony Burgess [...], le roman d'Orwell, 1984, est une cacatopie. [...] Une cacatopie est un monde où plus rien n'est parfait et où les conflits sont plus nombreux que jamais», Marc Chabot, «Utopie ou cacatopie?», *Nuit blanche*, no. 12 (février-mars 1984), p. 52.
3. Oeuvre de George Orwell dans laquelle les Cochons finissent par dominer les hommes.
4. J'emprunte cette définition à Pierre Trottier dans *Un pays baroque*, Montréal, La Presse, 1979, p. 128.